mickaël andré

# Santiago: souvenirs présents

mickaël andré

# Santiago: souvenirs présents

Nunca salí del horroroso Chile[1]

Nunca salí del horroroso Chile
mis viajes que no son imaginarios
tardíos sí — momentos de un momento -
no me desarraigaron del eriazo
remoto y presuntuoso
Nunca salí del habla que el liceo Alemán
me infligió en sus dos patios como en un regimiento
mordiendo en ella el polvo de un exilio imposible
Otras lenguas me inspiraron un sagrado rencor :
el miedo de perder con la lengua materna
toda la realidad. Nunca salí de nada.

Enrique Lihn, *A partir de Manhattan*, 1979.

(1) Une version en français est disponible en fin de livret.

# I

Santiago
je retrouve ce morceau du passé
intact dans ses blessures
dans le béton
dans la lourdeur des gestes
je retrouve ce goût que je crois avoir toujours eu
ce goût d'inachevé
de pas même commencé
ces fenêtres découpées dans tes murs et qui n'ouvrent sur rien
je retrouve le poids de la frustration
et la fatigue
mon corps se souvient parfaitement
explose le passé, dément mon présent.
et dans tout ce qui explose il y a ces débris
ces quelques graines qui piquent toujours plus
qui font jusqu'à pleurer
ces rires que me voilà pressé d'entendre à nouveau
je vous aime
vous étiez cachées mais vous êtes bien là
vous explosez, vous frappez aux parois de mon ventre
heureusement
et c'est ce qui fait le plus mal
ces endroits impossibles de bonheur qui resurgissent soudain.
pardonnez-moi, je vous aime
vous

enlisées au quotidien d'une ville sans âme qui tape sans cesse contre son mur. mais il faut bien vivre, il faut bien vivre. une ville sans âme, seulement des neurones brillants qui éclatent par endroits et qui meurent d'eux-mêmes, ou par la force, ou bien sont contenus, compressés à une intensité inoffensive. il faut bien vivre. il faut bien mourir, n'est-ce pas.

tout de suite les yeux me piquent, le gaz lacrymogène me prend

je connais ça, je me dis : rien n'a changé

je me dis en souriant : rien n'a changé, on est toujours là

toujours :

les flammes qui se lèvent devant l'université manquent d'air, prennent mal dans l'air vicié, flammes fatiguées qui s'étonnent d'être à nouveau là, s'interrogent et attendent et savent qu'elles se sont levées pour se coucher. il faut bien vivre, il faut bien vivre et mourir : encore une fois les véhicules blindés des carabiniers les aplatiront à coups de lances à eau, de cette eau qui pique la peau et les yeux ; de derrière les barrières, les pavés et les pierres sont prêts, sont vite lancés ; répondent les bombes lacrymogènes, en tirs tendus ; perturbations, dispersions, contournements, le temps que s'échangent les pierres, les bombes, les regards dans une haine entendue et immuable.

on est toujours là

en souriant, je contourne l'université

mon écharpe sur le nez

combien de litres de gaz arrosent chaque jour tes rues ?

pour moi il n'y a rien cette fois

pas de bataille

pas d'enjeu

pas d'attente possible

j'ai essayé d'aimer

j'ai cherché les rites en m'imprégnant

j'ai cherché les mythes, j'ai cherché

et je n'y ai pas cru

j'ai vu des grosses tâches sur les murs

des flammes et des murs :

même toi tu n'y crois pas,
tu rentres t'enfermer
ou tu tournes en rond
j'ai essayé d'aimer
mais Santiago te dit : sois fort, sois un, sois toi-même, te le dit à coups de couteaux dans le ventre en tapissant tes poumons de sang et ton estomac de terre
alors tu te défends
tu craches
tu craches comme le dragon asphyxié
ou bien tu te caches si tu en as les moyens
tu brandis des menaces
tu plantes des grilles à tes fenêtres.
la haine qui se montre de tes rues, comme un panneau publicitaire, n'est pas ta haine, qui reste entre tes joues, gonflée, confinée aux salives alcooliques de ta bouche, qui pousse et pousse et pousse et se fait repousser, écraser par la haine de l'autre, par toi-même : sois un, sois toi-même, avale, avance, pousse, pousse, pousse ; ta haine s'épand, comme de l'huile de cuisson froide dont l'asphalte se nourrit, et tu ne le remarques pas, ta métamorphose, ton masque, ta mort, laisse-moi glisser ma main entre tes tripes que je voie si le sang est encore chaud, laisse-moi goûter tes lèvres.
et l'amour qui se montre de tes rues, comme un panneau publicitaire, n'est pas ton amour, qui reste entre tes lèvres, a piqué sur ta langue, a raclé sur ta langue, mais les rats sont venus qui ont mangé ta langue, ils t'ont souri, ils t'ont rappelé les vertus du pétrole et tu leur as donné ta langue, il ne reste plus qu'à avaler car tu ne peux plus rien goûter, avale mes lèvres, je m'ennuie aujourd'hui, avale mes lèvres, et qu'on entende tes lèvres sucer les miennes, qu'on les entende au moins !

je retrouve ces cris
et l'interdiction de crier
je retrouve l'amour interdit
la haine et l'amour qui s'enferment, se raclent sur les murs blancs et contemplent leurs liquides dans les regards des vitres

je retrouve ces respirations qui sont des secousses
dans les rues qui ne sont plus même décadentes
où les peintures sont des appels sans voix
dans mes pas lourds
je retrouve le poids de la frustration
je sens à nouveau les ongles de la frustration

# II

il n'y a pas de bataille cette fois
il n'y a pas d'enjeu
pas besoin de se demander si je devrais être ici ou là
pas d'attente possible
juste un récipient vide et plein de trous
juste le temps de respirer dans le soleil, dans le chant des oiseaux et des coqs

on cuisine dans la terre
entre nos pieds qui font voler les braises
on jette la viande sur la grille comme on descend son verre
on la découpe à grands coups de couteau
à grands coups de dents
cérémonie sans cérémonie, fête fusée et les flammes.
« ¿ estás cansado ?, te quedas callado »
je réponds que je n'ai rien à dire,
rien à dire et rien que je puisse faire tant mon corps est étranger aux va et vient, à l'organisation séculaire qui rythme les déplacements de tous et des sons, rites qui organisent le vivre ensemble comme un état de nature
je ne connais pas les chants, ils ne m'appartiennent pas, glissent, tournent sur moi
il y a toutes sortes de sourires, toutes sortes d'enjeux dans la danse, de pouvoirs, de génies
mais le temps est passé où il fallait creuser, où il fallait construire, le temps est passé

et ma nature est autre ou bien n'est pas encore
je ne veux pas observer
je ne veux ni voir ni comprendre
je veux être ce récipient vide et plein de trous

quitter Santiago
s'asseoir dans un bus, enlever ses chaussures et laisser la ville disparaître derrière
ouvrir l'air
mais toutes les routes c'est Santiago qui les déplie
ce sont des langues collantes
et j'ai toujours un doigt dans la gorge.
me voilà qui remonte des pentes connues
je suis des pas de fantômes, des bourdons de conversations dont les sens sont inaccessibles
alegría
jusqu'à l'éclair du soleil lorsque je me tourne vers lui
mes pas ouvrent des passages dans la mousse, dans le froid des nuits
je me demande : le passé me tire t-il à lui ou bien est-ce l'inverse ?
les paysages déjà vus sont toujours nouveaux, sont irréels, sont des superpositions
sans doute je peux monter avec toi ou bien sans toi.
les bourgeons brillants me rappellent combien ma vie est hors de la vie
ils me rappellent ma déconnexion
même si je sais et je sais encore le poids de la nature.
nulle nature, ni dame ni pacha mamá
je caresse un bourgeon et je me laisse caresser par le vent, de quoi suis-je conscient, non, qu'est-ce que je choisis ? je sais ce poids, les caresses amères de l'Occident
impossible de vivre avec son temps
et c'est ce que je veux
et c'est ce que je déteste

je veux être ce récipient vide et troué
mais l'air seulement consent à circuler
qui est tiède et sans saveur
l'air et l'eau
l'eau qui ne s'arrête donc jamais
attentes, expectatives
alors qu'il suffit de respirer
de sentir l'air qui traverse et s'écorche sur les trous
il y a des choses simples et foutrement bonnes
à se sentir baigné par l'air
les mouvements lents
les neurones lents
les veines lentes
les caresses de la paupière sur l'œil
l'encre qui se glisse entre les lignes et peine à laisser trace.
si j'ouvre la porte et m'extrais de la chaleur du poêle
c'est paraît-il en un pas
alors que la chaleur de mon ventre parcourt des espaces immenses de paysages et de saisons
un pas de milliers de pas
qui sont ces passages de l'air qui s'écorche sur les trous

je me repose sur le bord de la piste.
au-dessus, nous surplombant, tous,
les sommets parsemés de blanc
et le ciel épais comme un lac de boue grise.
le ciel et les montagnes sont le temps de toujours et de l'instant présent, ils forment l'espace total.
et la route...
pour certains, les chants parlent d'un autre temps,
pour d'autres, ils parlent encore d'aujourd'hui.
des mondes et des temps cohabitent : comme on imagine l'autre côté du monde on imagine le passé, le passé n'est qu'un présent teinté d'autres couleurs, nous voyageons dans le passé avec les

mêmes yeux, avec les mêmes mains, sauf que les conditions, sauf que les vêtements sont différents : un filtre, nostalgie, noir et blanc, barbarie

sauf que l'Afrique est aussi barbare que le passé

sauf que le Chili n'a pas encore, n'est pas encore

car avant, avant nous étions pareils, barbares gueulant sur nos chevaux, vomissant des chants par grandes lampées, nous aussi sommes passés par là, ô lumières occidentales, nous aussi sommes passés sur le chemin légal de la civilisation, sur le chemin logique de l'éveil.

court un jeune garçon à la peau mate, la terre est détrempée sous ses pieds, une branche à la main. il court avec son chien derrière une masse désordonnée de chèvres parmi lesquelles se dresse une autre branche, son père.

derrière des barbelés et des interdictions, s'entassent des tôles, des tuiles, des planches devant un grand bâtiment en briques encore rouge :

Hydro Ñuble et sa centrale hydroélectrique.

pauvre enfant qui court après les chèvres, bientôt, sois-en sûr, tu pourras courir après un ballon.

les pas sont écrasés par le présent. mais quel présent si on ne parle plus que de demain. demain est déjà là et nous voyageons avec les mêmes yeux, avec les mêmes mains dans cette lumière angélique :

demain viendront des jours meilleurs,

demain seront, comme aujourd'hui ont déjà été.

alors je me perds,

devant moi des pick-ups attendent impatiemment le passage des bêtes et de leur maître,

je suis un esprit ample, étiré et mes chairs se détachent, s'ouvrent sur le vide

et je me demande encore comment

comment vivre avec son temps

# III

11 septembre
Santiago descend les rideaux
rentre chez soi
tire les rideaux
les rues se vident
elles ne sont jamais aussi sombres
et les flammes des barricades sont amantes des vents
frustrations libres
les rues se vident
mais quelques vieux sous un lampadaire jaune terminent leur partie d'échecs en riant
ils semblent dire : tout cela n'est qu'un jeu
un jeu de lumières
un jeu d'argent où la chance est primordiale
un jeu de pouvoir
un jeu de cache-cache
où la peur est répandue par les torses blindés de la flicaille qui cherche et fouille jusque dans le sale du ciel et se reflète sur les yeux des spectateurs
un jeu épuisant où les souffles se font toujours plus courts
un jeu dans le noir, sur le noir
qui n'a plus rien à voir avec le noir
une torture qui n'en finit pas

11 septembre-18 septembre
fêtes des mêmes rois

indépendance des mêmes intérêts
qu'a t-on fêté le 18 septembre 1973 ?
dieciocho de sang
toujours le même sang
toujours les mêmes poignards mais plus profond
crois-tu encore
crois-tu en tes feux
crois-tu que la pluie va laver les rues et le ciel ?
comment supportes-tu encore l'odeur de la viande ?
le 18 septembre 1973
le 18 septembre 1973 est aujourd'hui
où toute la ribambelle éclatante va écouter les sermons du tout-puissant
les tout-puissants et le tout-puissant enfin réunis en ce jour de gloire de l'éternelle patrie
enfin relancée dans l'éternelle compétition bénie par le bon dieu
les mêmes tapis rouge, rouge, n'est-ce pas la plus belle des couleurs
mon dieu, que le rouge reste sur vos lèvres, n'effleure pas vos langues
le 18 septembre 1973
le 18 septembre 1974
le 18 septembre si on mange tant c'est pour vomir
pour fêter le rouge du rouge
le vin est justifié

le 18 septembre je m'ennuie
je m'ennuie et je n'ai pas faim
je ne trouve rien dans la mémoire
je ne trouve rien d'autre aujourd'hui
que le passé
toujours
l'impossibilité du présent et son absolue présence
et c'est moi et ce n'est pas que moi
malgré ces rires que j'entends à nouveau
que j'aime

et c'est ce qui fait le plus mal
ces endroits impossibles de bonheur
ces sourires qui s'évaporent comme poudre maléfique
je porte un rouleau-compresseur
qui va et vient sur les sels de mes lèvres
alors je crache
pardonnez-moi si je crache mais je ne supporte pas la terre sur mes lèvres et dans ma gorge
pardonnez-moi
                je vous aime
c'est moi et ce n'est pas moi
comme si tout était immobile et qu'à mettre le pied ici je me trouvais soudain droit comme un i, retiré entre deux doigts de mes explorations
je suis face à ma feuille
je suis assis devant la table
je suis dans le métro
je suis dans la rue
je regarde les montagnes du balcon
je suis droit comme un i et ce ne sont pas mes jambes
je crois que ce ne sont plus mes jambes

# IV

j'attends le bus
le seul bus qui ne vient pas
j'ai marché au travers de la foule, au travers de la chaleur, des rues, des voitures
j'ai marché au travers de Santiago une dernière fois
j'ai
mar
ché
j'ai marché comme un fantôme
puis j'en ai eu marre de marcher
je me suis assis dans le vide
où maintenant j'attends
maintenant : j'attends
les bus passent
505
J19
513
des taxis passent
508
moi j'attends un bus
orange
il n'y en a pas d'autres
505 encore
vert
514 : vert

l'espace est un immense brouillon
les murs en ruines pleins de pro-messes
toujours
513
vert encore
il fait chaud
il fait déjà tellement chaud
le soleil peut bien exploser plusieurs fois
les bus passent
ou bien : ils ne passent pas ?
ils repassent :
je tourne déjà au travers de Santiago dans un bus orange
je tourne
j'attends un bus
je suis dans le bus
je marche
j'attends
je marche dans un bus
orange
vert
j'attends
ou alors je marche
j'attends en marchant
sur un bus
du Transantiago

Santiago
Santiago du présent
Santiago du passé
je te fuis
no me queda otra
j'ai déjà assez tiré sur les grilles qui entourent tes
jardins et pendent à tes fenêtres
je ne veux plus respirer ton air

je ne veux plus ni voir ni revoir
tu es une lumière blanche qui ne se décompose pas
je te fuis
parce que je suis trop faible
parce que je ne te comprends pas
parce que je n'essaie plus de t'aimer

« Rendons justice au passé : Oublions-le !
Gardons-le comme le sang
qui pétille, qui pétille.
Ne lui demandons rien ! »

je ne respire plus
je ne te vois plus
Santiago tu es sourde
tu te tais
tu ne respires plus
adieu Santiago
adieu !

*Le texte a été écrit en septembre et octobre 2014 à Santiago de Chile.*
*Le 11 septembre est l'anniversaire du coup d'État de Pinochet de 1973, le 18 septembre la fête nationale chilienne. Le 5 septembre 2014, le poète Nicanor Parra a eu 100 ans.*

*Il a été réécrit plusieurs fois à Chambéry avec l'aide de Tania María Elisa.*
*Les photos ont été choisies par Tania María Elisa,*
*sont de Juliana Lee et moi-même.*

*Merci à Tania, à Juliana y su familia, à Asenat Zapata Almuno y su familia.*
*Les quiero mucho.*

-

*Une version en français du poème de Enrique Lihn en ouverture :*

Je ne suis jamais sorti de l'horrible Chili

Je ne suis jamais sorti de l'horrible Chili
mes voyages qui ne sont pas imaginaires
tardifs oui - moments d'un moment -
ne m'ont pas déraciné de la jachère
lointaine et présomptueuse
Je ne suis jamais sorti du parler que le lycée allemand
m'a infligé dans ses deux cours comme dans un régiment
mordant en elle la poussière d'un exil impossible
Les autres langues m'ont inspiré une sacrée rancœur :
la peur de perdre avec sa langue maternelle
toute la réalité. Je ne suis jamais sorti de rien.

-

*N'hésitez pas à copier et diffuser ce texte,*
*mais ne le vendez pas autrement qu'à prix libre.*

-

Éditions
Maison
Rose

editionsmaisonrose@riseup.net

Santiago
laisse-moi fumer encore un peu,
tu me fais presque rire !
avec tes tours abominables
- ah, je n'irai pas les voir, crois-moi
tes tours qui ont pensé trouver l'air pur
mais ont été trop lentes
trop lentes, n'est-ce pas un crime ?
ah Santiago comme tu me fais rire
laisse-moi tirer encore un peu